

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 49

Artikel: Lo drobllo à Pierro à Greddo
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

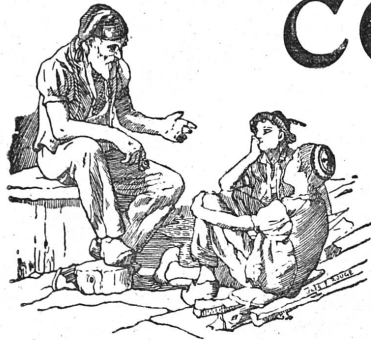
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Le « Conteur Vaudois »

sera servi gratuitement, durant le mois de décembre 1907, aux personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1908. — Prix de l'abonnement 4 fr. 50.

UN TATILLON

QUOIQUE ma voisine ne parle jamais sans admiration de M. Pichard, il n'en est pas moins le plus abominable « tâtillon » que j'aie jamais rencontré. C'est un petit homme, viril, net, propre, méthodique, discret, silencieux, tiré à quatre épingles, et que vous prendriez aisément, à le voir, pour un gaillard décidé et volontaire. Il est père de famille, rentier et d'opinions conservatrices autant que peu manifestées. Il a cinquante ans. Que fait-il? Rien. Toute l'activité et tous les loisirs de M. Pichard se bornent à remuer, ranger, déranger, tirer et pousser ses meubles, ses livres, ses bibelots. Ce remue-ménage continu est à la fois son unique travail et son unique peine. Non seulement il remue ses meubles, sans savoir au juste comment il lui conviendrait qu'ils fussent placés, mais il tâtillonne aussi avec ses idées et ses intentions; il soulève à tout propos et hors de propos des questions et des droits, il conteste et contredit sans cesse, naïvement, faute de réflexion, par incision, par habitude. Oh! jamais par malice: mon voisin Pichard est un homme doux et timoré qui ne saurait causer un tort à âme vivante. Il contredit tout naturellement, peu soucieux, d'ailleurs, de se contredire lui-même. Souvent il s'étonne de ses propres paroles; il s'admire, il cherche l'opinion contraire à la sienne, il se provoque, se combat, se trompe de rôle, s'embrouille et ne s'y retrouve plus. Il en rit; d'autant plus que c'est son plaisir de peser aussi scrupuleusement que possible le pour et le contre, le pourquoi, le comment, jusque dans les sujets les plus microscopiques. Il aime à hésiter; il trouve du charme à se balancer dans sa perplexité, comme dans un hamac, il y somnole, il s'y recroqueville voluptueusement.

Tous les matins, mon voisin Pichard examine, sur toutes ses faces, un grave problème dont l'étude tient en haleine la famille entière depuis la servante jusqu'à la belle-mère de M. Pichard.

- Sortira-t-il?
- Ne sortira-t-il point?

Il y a le pour et le contre. En somme, les courses qu'il se propose de faire ne sont, peut-être, pas absolument indispensables. Il pourrait les remettre à un autre jour? — Cependant... toutefois... néanmoins... oui et non... non et oui... Quelle heure est-il?

— Papa, il est neuf heures douze et la pendule du salon.
— Neuf heures vingt-et-une à ma montre, constate M. Pichard, absolument navré.

— La pendule va bien.
— Ma montre aussi.
— Cependant, il faut que l'une retarde ou que l'autre avance.

Au fond, M. Pichard aurait quelque plaisir à discuter cette assertion de sa tendre moitié, il tâtillonne volontiers autour de la pendule et de sa montre, mais il se rend compte pourtant de la justesse d'une telle remarque et n'insiste pas.

— Pleuvra-t-il?

Le baromètre est au beau-fixe, la girouette indique: « vent du sud ». C'est à n'y rien comprendre. M. Pichard consultera l'instrument de St-François. Oui, mais, en attendant... voyons, comment s'habiller, quelle cravate choisir, quel gilet? A son âge, M. Pichard porte encore le veston qui le rajeunit. Enfin, le voilà prêt; mais soudain, une idée le hante:

— Par quelle course vais-je commencer?

Et il énumère, il expose, il commente. Définitivement, il aurait bien envie de rester, mais il se rappelle, tout à coup avoir donné un rendez-vous à son ami Dentan; il n'y peut manquer, ce serait par trop impoli. On ne le nie point; c'est égal, il le prouve. Il va, il vient, il tourne sur lui-même, il marche en rond. Enfin, il a son chapeau sur la tête, sa canne à la main, il embrasse madame et mademoiselle. Il regarde l'heure.

— Sapristi, je vais être en retard! Adieu, à bientôt!

Brrrrr! M. Pichard part comme une flèche. On le croit bien loin. Quelqu'un sonne. C'est lui. Qu'a-t-il oublié? Une clef, son portefeuille, un papier, un mouchoir. Sa bourse! Il cherche, il bouleverse, il s'impatiente, il ne trouve pas.

— Et dans ta poche d'habit? demande madame.

Mais non; cependant, il se fouille. Madame avait raison.

— Au revoir, je me sauve. Cette fois, M. Pichard est parti.

La promenade dominicale en famille entre dans les habitudes de mon voisin. A l'en croire, il connaît mieux que qui que ce soit les environs de la ville, au nord, à l'est ou à l'ouest, peu importe. Lavaux n'a pas de secret pour M. Pichard, le Jorat non plus. Il irait au Chalet-à-Gobet les yeux fermés et à la tour de Gourze « à reculons ». Tous les sentiers, toutes les venelles, tous les « points de vues », toutes les auberges, lui sont familiers. Laissez-le faire; il se charge de tout diriger, il consulte sa carte — une feuille Dufour —; il interroge ses souvenirs, il projette... puis, tout à coup, les objections se manifestent, se multiplient, s'imposent; il trouve autant d'inconvénients à telle direction qu'à telle autre; bientôt l'incertitude le décourage; il n'a plus ni opinion, ni préférence; il ne veut même plus donner son avis; toute décision sera bonne, pour lui, il n'a déjà eu que trop de peine.

— Faites comme vous voudrez, je vous suis.

Une heure entière s'est passée en paroles inutiles pour aboutir à ce triomphal résultat. Alors,

on choisit au hasard. Il écoute sans approbation et sans blâme: il a l'air résigné. On s'informe.

— Ça t'ennuie peut être, papa, d'aller à Grandvaux?

— Du tout, du tout... je vous suis...

— Peut-être préférerais-tu rester à la maison?

— Mais non! qui dit cela? Au contraire... très satisfait.

On est dehors. M. Pichard est-il vraiment si satisfait qu'il veut bien le dire? A-t-il abdicqué sans regrets? Se laissera-t-il guider sans discussion? N'y comptez pas. Si cet excellent tâtillon a abandonné son plan général, en revanche, il se rattrapera sur les détails. Pourquoi ce chemin? L'autre est plus court. Il en est sûr. Celui-ci a deux cents pas de plus. Il les a mesurés tous deux, en 1894, tel mois, tel jour, avec son ami *Chose* de la Banque tunisienne. D'ailleurs, il peut le prouver. Et, pour ce faire, M. Pichard veut suivre les deux chemins, l'un après l'autre, s'entend. Sa fille Alice a grand peine à l'en dissuader en lui assurant qu'on ne met point en doute ses connaissances et qu'on est prêt à le suivre.

Et ce sera comme cela tout le long du jour; au restaurant, sur le chemin de fer, à la gare, à l'aller, au retour, toujours, toujours. Vous plaignez sa famille? C'est à tort. Sa femme et ses enfants sont si bien accoutumés à cette manie, que si elle venait un jour à disparaître, elle leur ferait défaut, il leur manquerait quelque chose. Et comme le tâtillonnage est une maladie contagieuse, tout le monde, chez M. Pichard, tâtillonne peu ou prou. Ils en rient, moi aussi.

LE PÈRE GRISE.

La foi en la survie. — Dites-moi, monsieur Patet, êtes-vous de ceux qui croient qu'avec la mort tout est fini?

— Oh! que non pas, madame Fennot. Ainsi, tenez, à la Saint-Martin, un de mes créanciers a rendu l'âme; et bien, les trois cents francs que je lui devais, ses héritiers me les ont réclamés quinze jours après!

Un homme de parole. — « Quand me rendras-tu mon argent? » demandait un étudiant de Lausanne à l'un de ses camarades.

— La semaine prochaine.

— Tu m'as déjà dit ça il y a huit jours.

— Et je te le répèterai encore dans huit jours: je ne suis pas homme à changer de parole toutes les semaines.

LO DROBLLIO A PIERRO A GREDO

PIERRO à Gredo devessâi menâ on tsé de bou pè Etsallein avoué son villio ruque Bron, on bourrisquo qu'avâi l'âdzo d'avâi coumenî et que n'îre pequa bin crâno. L'affère étâi tot parâi práo bin z'u tant qu'âo bas de la montâie d'Asseins. Ma, l'avant menâ dau gra-

vier su la tserràire et lo ruque ne pouève pas mè einan avoué son bèrot. Pierro djuràve, teimpètàve, ècourdjatàve, tsampàve, dzemotàve et bouèlève; lo Bron dzevatàve et lè vâvelo tiu et la vâitère ire adî à la mîma pllièce. Iô a-te que justameint on hommo, pardieu bin vetu, que passe pè vè Pierro.

— Vo z'îte einreimblîâ dein elliâu melion ! que lâi fâ.

— Compto prâo que su einreimblîâ, que repond, justameint mè desè que foudràî que sâi dèfeindu de gravèlà lè montâie, rein que lè dècheinte.

— Atiutâ, so dit lo monsu, vo faut pas fière voutron bourrisquo; ie su de la sociètâ que lâi diant *protectrice des animaux* et se vo bregandâ voutra bîte, mè rondzâi se vo fé pas fote dedein la gabioula !

— Eh ! vo z'einlèvâi pi avoué voutra sociètâ : mè faut-te pas alla à Elsallein, ôi âo bin nâ ?

— Bin su, ma vo faut on bocon de pacheince avoué voutron âno. Vu vo z'aidyî, allâ pi dèvant lo menâ pè lo lineou ; mè, ie tererî dè coûtè lo bourrisquo.

Adan, Pierro eimpougne la bîte pè lo borri èt pu : « Hue ! hu ! ruque dau diâbllio ! hu ! oncora on pas... hu ! otta ! corâdzo ! no lâi sein bins-tout ! hu ! »

— Eh bin ! vo vâide, lâi fâ lo monsu quand fûrant âo coutset de la montâie, on a pu lâi arrevâ !

— Bin su qu'on lâi è. Ein bin vo remacheint po avâi drobliâ. Mè desè justameint que n'arè jamais pu arrevâ tant qu'âo coutset de la montâie se n'avè rein z'u qu'on bourrisquo po terî mon bèrot. Avoué dou cein è bin z'u.

L'è dinse que Pierro à Gredo remachève lè monsu de la « Société protectrice ».

MARC À LOUIS.

L'ENROLEMENT DE L'ARMAILLI

UN jeune armailli de la Gruyère, Pierre Turel, quitte brusquement son village de Lessoc, sa vieille mère et sa fiancée, pour s'enrôler dans l'armée française, en 1812. Il est poussé à ce coup de tête par la crainte d'avoir maille à partir avec la justice, à cause d'une violente querelle qu'il a eue avec le père de sa future, le riche, avare et redouté Cyprien Barral. Ce dernier succombe quelques heures après cette scène, d'une attaque d'apoplexie, et Pierre se figure à tort avoir été la cause de sa fin. A Magdebourg, où son régiment est en garnison, le malheureux garçon souffre d'un mal du pays si irrésistible qu'il déserte. Repris, il est passé par les armes au moment même où arrive de Suisse sa fiancée éplorée. La pauvre enfant tombe inanimée

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

I

QUI est-ce qui aurait jamais cru qu'on verrait brouillés deux vieux amis comme Olivier Vuille et Abram-Louis Perret, des inséparables, depuis l'époque lointaine où ils avaient solennellement pris possession de leur dignité masculine en s'introduisant dans leur première culotte ?

Il y avait quarante ans de cela ! A mesure qu'ils vieillissaient, leur affection n'avait fait que grandir, cimentée par le partage commun des joies et des peines de la vie, par les égards, le support et les services réciproques.

Par quel artifice diabolique l'esprit du mal était-il parvenu à semer l'amertume et l'aigreur entre les deux amis ? car c'en était fait maintenant de cette amitié qui avait, jusque-là, affronté mainte tempête sans sombrer !

Au vu et au su de toute la communauté de la Sagne, Olivier Vuille et Abram-Louis Perret, unis

sur le cadavre du jeune homme, et c'est ainsi qu'ils se trouvent unis par la mort. Telle est en quelques mots la donnée du dramatique roman que M. G. Aubort, de Mur, vient d'écrire sous le titre de *Voix de la patrie*¹. Dans un style sans recherche, mais d'une parfaite clarté, c'est une histoire captivante, qui rappelle une époque fort agitée de l'histoire de la Suisse et nous semble par là même avoir sa place marquée dans les bibliothèques scolaires et populaires.

Afin qu'on puisse se faire une idée de la manière de M. G. Aubort, nous détachons de son ouvrage le fragment suivant : V. F.

Le jeune homme (Pierre Turel) arriva à Bulle à cinq heures du soir, et trouva la petite ville en pleine effervescence. Des groupes de citoyens stationnaient devant le château et parlaient avec animation ; des femmes et des enfants quittaient les maisons, se répandaient dans la rue principale et se dirigeaient aussi vers la massive construction féodale. Il y avait là sans doute quelque chose d'extraordinaire. Pierre s'approcha et vit qu'on venait d'apposer, sur une grande porte, une affiche que tous lisaient. L'en-tête, en grosses lettres noires, étalait ces mots : *Service de France. Régiments suisses*.

— Toujours des soldats, murmura un des lecteurs, Napoléon n'en a jamais assez.

— Où veut-il qu'on les prenne ? dit un autre. Presque tous les jeunes gens sont partis.

— Et ne sont pas revenus ! cria un troisième.

— Ça veut-il donc finir, une fois ! gronda le premier. Pourquoi se laisse-t-on faire ?

— Parbleu ! notre gouvernement n'est que le valet de l'empereur. Au moindre geste de Napoléon, il tremble.

— S'il se rebiffait, la Suisse serait vite punie.

— D'ailleurs, remarqua un petit homme, personne n'est obligé de s'expatrier.

— Hein ? Regardez donc la pancarte.

L'ordonnance déclarait que la Confédération devait fournir régulièrement deux mille recrues par an, et mille de plus en temps de guerre. Elle invitait les volontaires à s'inscrire, en promettant une prime de cent trente francs pour un engagement de quatre ans. Afin de parfaire les régiments toujours incomplets, elle décrétait l'enrôlement forcé de tous les hommes valides qui répandaient des nouvelles fausses ou alarmantes, qui prenaient part à des rixes dans les auberges ou qui se livraient à la mendicité. Enfin, elle défendait de s'enrôler sous d'autres drapeaux que ceux de l'empire français.

¹ *Voix de la patrie*. Roman dramatique suisse, par G. Aubort. Lausanne, Th. Sack-Reymond, éditeur.

de tout temps comme des frères, ne se disaient plus bonjour, et la brouille était si grave, qu'aux dernières communions de Noël le premier avait saisi avec empressement le prétexte d'un lumbago pour se dispenser d'aller recevoir la coupe des mains du second, qui était ancien d'église.

Pour bien comprendre ce qui avait amené les choses à un tel point, il faut savoir que ceci se passait à la Sagne, il y a environ cent trente ans. Comme tous ceux qui liront la présente histoire ne sont pas tenus de connaître la Sagne, ni d'être au courant de certains incidents qui y troublèrent les esprits vers le milieu du siècle dernier, je ne vois pas le moyen d'échapper à une description même fort sommaire du pays et du village.

Ceux de mes lecteurs qui n'aiment pas plus que moi ce complément plus ou moins indispensable de toute narration, ou qui n'en ont pas besoin pour l'intelligence du récit, ont toute latitude d'enjambe le paragraphe que voici :

Une longue et haute vallée jurassienne, en partie marécageuse, enfermée entre deux chaînes boisées, qui laissent apercevoir dans le lointain, du côté de l'ouest, les parois de rochers du Creux du Van et la pointe du Chasseron ; une non moins longue enfilade de maisons basses et grises, aux toits de bardeaux, s'égrenant sur un parcours d'une lieue et demie, au pied de la montagne du couchant, afin de ne rien perdre des rayons du soleil ; une autre rangée de maisons, plus courte, celle-là,

— Ça veut dire, reprit le petit homme, qu'il faut faire attention à ce que l'on raconte.

— Vous croyez ? Qui est-ce qui peut juger si les nouvelles sont fausses ou alarmantes ! Chacun de nous répète des choses qu'il a entendues ici et là, et les autorités peuvent nous enrôler, un beau jour, uniquement pour avoir parlé. Je vous dis que cela devient insupportable.

— On nous défendra bientôt d'ouvrir la bouche !

— Sans compter que les denrées deviennent toujours plus chères. La mère Billon vend son café douze francs la livre, et la toile est à huit francs l'aune. C'est nous qui devons pâtir de toutes ces guerres.

— Au diable Napoléon ! crièrent quelques voix.

— Taisez-vous donc ! fit nerveusement le premier citoyen...

Un roulement de tambour retentit dans la cour et interrompit cette discussion. La porte s'ouvrit et un grand gaillard sortit, tenant d'une main une feuille de papier, de l'autre un petit sac qu'on devinait rempli d'écus. Il portait l'uniforme de voltigeur du premier bataillon suisse au service de France, et sa figure bronzée, sa moustache rouge et fournie, ses sourcils épais, ses petits yeux gris, lui donnaient l'air d'un grognard.

Il s'avança vers le groupe planté devant l'affiche, fit signe au tambour placé derrière lui de battre un nouveau rappel, et, quand le silence se fut rétabli :

— Citoyens de Bulle et de toute la Gruyère, cria-t-il d'une voix tonnante, je suis chargé par le gouvernement de Fribourg d'enrôler les volontaires pour les régiments suisses au service de l'empereur Napoléon... La solde est superbe, comme celle des grenadiers de la garde... La nourriture est bonne, et dans les garnisons on ne s'ennuie pas... Le plus pauvre d'entre vous peut devenir officier, et même colonel, général, maréchal. Regardez donc Murat, Masséna, Ney et tous ces illustres chefs : ils étaient simples soldats, ils sont maintenant princes et rois. Et puis, citoyens, il y a la croix ! Tous ceux qui prennent un drapeau à l'ennemi l'ont sur la tunique. Bombes et mitraille ! Engagez-vous !... Allons, venez signer la feuille. Vous verrez des merveilles, des grandes villes, des hommes célèbres, vous verrez l'empereur !... Tambour, roule !

Un puissant attroupement s'était formé, mais personne ne s'avançait pour se faire inscrire sur la liste que tenait le sergent. Celui-ci prome-

adossée à la chaîne élevée du levant ; une population forte, simple, honnête, laborieuse, attachée aux mœurs antiques, voilà la Sagne.

Entendons-nous : je ne garantis pas le portrait ressemblant à tous les points de vue, pour l'an de grâce 1887. Comme partout ailleurs les progrès du XIX^e siècle ont passablement modifié l'aspect du village, la physionomie, les idées et les mœurs de la population. Que la Sagne y ait perdu ou gagné, c'est là une question que je ne me permettrai pas de trancher, n'ayant pris la plume que pour raconter la brouille de deux vieux amis, ce qui l'amena et ce qui en advint.

II

Olivier Vuille avait hérité de son père la *scie* des Quignets.

Au fait, vous ignorez peut-être que les Quignets — les Cugnets, comme disent les cartes et les savants qui les ont faites, lesquels savants s'y connaissent naturellement mieux que les gens du pays, — sont une belle entaille, profondément creusée dans la montagne, il y a des siècles, par quelque éboulement, et dominée par la haute muraille des Rocs-chez-Bron¹.

¹ Et non Rochers-Brunns comme on a voulu traduire le patois de Ro-tchi-Bron.